

Vincent Fleury

JE LES REVOIS



Le petit train

Un petit train tourne sans relâche dans la vitrine d'un grand magasin, sous une débauche de lampes halogènes qui écrasent la nuit tombante de cinq heures. C'est déjà Noël, les enfants s'agglutinent pour regarder les automates, admirer les décorations animées des grands magasins. Les papas rêvent pendant que les mamans surveillent, ou bien l'inverse. Je regarde les petits trains, et, comme à chaque fois que je vois un petit train électrique, je baisse les yeux et m'en vais sans me retourner.

C'était il y a longtemps, dans un pays lointain, par-delà les océans, à des milliers de kilomètres, accessible seulement par dix-huit heures de vol ou quinze jours de mer. Nous avons vécu huit ans dans ce pays, qui serait plus tard le premier à légaliser le cannabis et marier des homosexuels, après avoir élu pour président un ancien prisonnier politique, qui serait même félicité par Barack Obama pour son intervention en faveur de Cuba.

Mais l'époque n'était pas à l'expérimentation politique, pas même à la nouveauté, le ciel était sombre d'arrestations, de tortures, d'enlèvements. Des femmes enceintes avaient été séparées de leurs enfants à la naissance, les bébés donnés à des femmes de militaires stériles en mal d'enfant. Épaulé par la CIA, un quarteron de soldats avait fini d'écraser un mouvement révolutionnaire d'extrême gauche. Costa-Gavras tournait *État de Siège*, pour témoigner.

Nous étions partis depuis longtemps, chassés par l'armée qui allait bientôt prendre le pouvoir pour quinze ans. Mais F. était resté. Et comme les autres F. était *tombé*. À la souffrance physique, les militaires avaient ajouté la souffrance morale, le camp de prisonniers politiques se

trouvait dans le village de Liberté. La prison s'appelait El Penal de Libertad, un nom qui rendait fou. C'était d'ailleurs un ancien asile pour handicapés mentaux.



Mes camarades de classe l'ignoraient, mais à cette époque-là, mes vacances consistaient souvent à aller là-bas, faire la queue au parloir, pour lui parler quelques minutes, avec un téléphone qui marchait mal, de part et d'autre d'une épaisse vitre, et encadrés par des soldats mitrailleurs à l'épaule.

Les billets d'avion étaient trop chers, on ne pouvait pas payer pour toute la famille. Alors on nous avait envoyés, ma sœur et moi, seuls. Nous habitons chez des amis ; j'avais onze ans, elle quatorze.

Les visites au parloir duraient une demi-heure pas plus, et nous n'avions droit qu'à une ou deux visites par mois. Ça faisait peu, de faire dix mille kilomètres, avec tout l'argent de la famille, pour seulement une ou deux heures au parloir, à échanger quelques mots à travers une vitre. Le consul avait dit : vous pourrez peut-être obtenir des visites supplémentaires, compte tenu de la situation. Il

faudrait que vous contactiez M. X., au ministère de l'Intérieur, c'est lui qui distribue les droits de visite. On a dit d'accord. Et le consul a appelé M. X au ministère ; et le consul est venu nous dire que M. X était d'accord pour nous recevoir, mais chez lui, au centre-ville, pas au ministère.

Pourquoi au centre-ville ? Pourquoi chez lui ? J'avais onze ans, ma sœur quatorze, qu'est-ce que nous allions faire chez lui seuls, plutôt qu'au ministère, et sans le consul qui plus est, et nos parents si loin ?

Il nous attendait à midi. C'était pour déjeuner alors ? Que pouvions-nous faire d'autre que d'y aller, en se préparant au pire ? Et le pire, c'était ma grande sœur qui s'habillait avec le nœud au ventre, en pensant qu'elle allait être violée, pour obtenir peut-être une heure de visite en plus au Penal de Libertad.

Je ne sais plus qui nous a laissés devant l'entrée, près de la Plaza Independencia. Autour de la place, des immeubles chargés, typiques de l'architecture coloniale, s'éloignaient en pâtés bien carrés, alignés sur des plans à l'américaine ; des taxis jaunes et noirs aux calandres chromées passaient en produisant une suie épaisse. Les portes d'entrée des immeubles ouvraient sur un couloir et un escalier qui séparaient les appartements du rez-de-chaussée et ceux de l'étage. J'ai revu plus tard ce genre d'immeubles, lors de mes pérégrinations dans les quartiers populaires de Bruxelles, comme rue du Viaduc, à Ixelles.

Nous avons sonné à la porte, nous tenant par la main, comme deux enfants envoyés pour une mission trop lourde pour chacun d'eux, mais sans doute possible ensemble, et seulement ensemble, avec une responsabilité plus grande pour ma grande sœur, celle de me protéger si ça tournait mal.

Le chargé d'affaires du ministère de l'Intérieur, M. X, est venu ouvrir la porte, il nous a dit bonjour. Il souriait,

et nous sourions aussi, à travers la peur mêlée de haine et de rage, à un salopard au service de la dictature. Et nous sommes entrés.

Je ne peux plus effacer ce couloir de ma mémoire. Il était jaune. À deux ou trois mètres de l'entrée, il y avait une sorte de fauteuil, et sur le fauteuil, une vieille dame en robe de chambre, la tête appuyée sur sa poitrine, bavait. M. X a écarté le fauteuil, fait taire la vieille dame qui râlait en bavant, et nous a dit de le suivre. On s'est regardés, ma sœur et moi, avec des yeux pleins de sous-entendus, comme nous savions faire depuis que nous devons cacher nos pensées, au parloir, dans les queues devant les magasins, dans les courriers caviardés et maintenant avec le représentant du ministère de l'Intérieur. Nous avons abandonné la vieille folle sur son fauteuil et nous avons suivi M. X, plus dans le fond de son habitation. Jusqu'où allait-il nous emmener ? Nous ne le savions pas. À quel moment allait-on parler des visites au Penal de Libertad, aux heures en plus que nous espérions avoir, qui justifieraient d'avoir payé ces billets d'avion hors de prix ? Des visites qui, peut-être, permettraient à F. de tenir, même si, nous l'avons su plus tard, les militaires l'emmenaient à la *baignoire* après, pour lui faire payer les visites de sa famille.

M. X s'est retourné pour nous dire encore de le suivre, et nous l'avons encore suivi, avec un peu plus de peur au ventre. Il est entré dans une autre pièce plus au fond encore. Et là nous avons vu. Il y avait un train électrique. Un train électrique qui occupait toute une pièce, une grande pièce que j'évalue rétrospectivement à dix ou quinze mètres carrés, même si, comme on le sait bien, les souvenirs d'enfance agrandissent les espaces.

Le train électrique montait, descendait, tournait dans la pièce, en s'arrêtant à de fausses gares, en passant sous des tunnels factices, franchissant des maquettes de ponts. Dans les coins de la pièce, du matériel traînait en

désordre : des générateurs, des transfos, des boîtes vides, des arbres en mousse. Et le M. X du ministère de l'Intérieur, que nous étions venus voir pour obtenir une visite ou deux en plus au parloir s'est mis à quatre pattes pour nous montrer son train. Pendant un temps qui m'a semblé infini, il nous a montré le train, poussant les wagons, associant ou désassociant des locomotives qui marchaient ou ne marchaient pas, je ne sais plus. Ma sœur et moi, nous tenant par la main, nous avons regardé ce malade jouer avec son train, et essayer de nous y intéresser, dans le temps de midi, où nous avons pensé soit que nous allions déjeuner, soit qu'il allait nous violer.

Et puis il a commencé à se faire tard, le monsieur du ministère de l'Intérieur a fini par reposer ses jouets, il nous a ramenés dans le couloir, près de la dame qui bavait toujours sur sa robe de chambre. Il nous a tendu nos vestes, car c'est l'hiver austral au mois d'août à Montevideo, et nous a poussés dehors, en nous disant qu'il allait nous obtenir une autre visite, pour voir F. En nous quittant, il m'a demandé si je pouvais lui faire envoyer des wagons depuis Paris, parce qu'il avait du mal à en trouver, et j'ai dit oui. Et nous sommes partis comme des robots, nous tenant par la main, sans avoir ni mangé ni bu pendant tout ce temps.

Nous avons marché un peu dans la rue, puis pris un taxi jaune et noir, et nous sommes rentrés.

Et depuis quarante ans, à chaque fois que je vois un train électrique, dans les décorations de Noël au rayon « jouets » des grands magasins, je repense aux complices de la dictature, qui réduisaient en bouillie les souvenirs des enfants, et je le revois, jouant au train électrique devant le petit frère et la petite sœur venus seulement pour obtenir une heure de visite de leur grand frère Tupamaro au parloir du Penal de Libertad.

POST-SCRIPTUM

Le 23 décembre 2014, la justice argentine a condamné le médecin Norberto Atilio Bianco à 13 ans de prison, et la sage-femme Yolanda Arroche à 7 ans de prison, pour avoir soustrait des enfants à la naissance, à des femmes emprisonnées qui accouchaient attachées et les yeux bandés, et pour avoir remis ces enfants volés à des militaires. Le général Santiago Omar Riveros et le général Reynaldo Bignone, déjà condamnés à perpétuité pour crimes contre l'humanité, ont été condamnés respectivement à 30 ans et 16 ans de prison pour leur responsabilité dans ces crimes.

La crêpe au sucre

Une pratique se répand en Italie, celle du café ou du sandwich « en attente ». Dans un café, un consommateur commande deux cafés, l'un pour lui, l'autre en attente, pour une victime de la crise, qui n'a plus les moyens de se payer un café le matin, souvent un SDF qui le boira à sa santé. Comme beaucoup de privilégiés, je ne sais pas ce que c'est que d'être clochard, ou simplement dans une grande nécessité. Mais les jours sans, il m'arrive à moi aussi de redouter la pauvreté. Cependant, j'ai une vague idée de la sensation que peut produire un café en attente, voici pourquoi.

J'avais douze ans. Pour des raisons que je pourrais expliquer, nous vivions modestement, voire difficilement. Mon père était absent, mon frère à l'autre bout du monde. Nous habitions ma sœur et moi avec notre mère dans un tout petit appartement, rue Galande, dans le V^e arrondissement de Paris, tout de même.

Je rentrais le soir du collège par la rue de la Harpe. C'était une autre époque, avant les grandes rénovations chiraquiennes. La rue était sale, déjà, couverte de palissades, de vitrines condamnées. Au coin de la rue Saint-Séverin, il y avait une crêperie. Elle était adossée, je crois, à une salle de cinéma *art et essai* désaffectée. La crêperie n'en était pas une : c'était juste une petite boîte en contre-plaqué, avec un établi, sur lequel le vendeur préparait et vendait les crêpes. Il n'y avait même pas d'électricité, simplement une bonbonne de gaz. C'était l'époque où l'on trouvait encore dans l'îlot de la Huchette, la librairie Maspéro, les chaussures Bata, une boîte de nuit, avant les restaurants grecs, les pizzerias et les mugs imprimés made in China. Il y avait aussi les

vendeurs de shit, qui racolaient les enfants ; tous les jours je devais leur dire non.

Parfois, j'avais réuni assez d'argent, un franc cinquante, pour acheter une crêpe sur le chemin du retour. J'avais de quoi m'offrir la crêpe premier prix : crêpe au sucre ; rarement à la crème de marrons. Un jour, je fis la queue, il y avait devant moi deux ou trois personnes, j'attendais mon tour pendant que le crêpier tournait le rouable sur le plateau chauffant, faisant les crêpes l'une après l'autre. Puis, ce fut mon tour, je commandai ma crêpe. L'homme ne fit aucun geste particulier, simplement les mêmes, faisant et refaisant toute la journée la même crêpe. Puis, il emmaillota la crêpe dans une petite serviette en papier et me la tendit. Je sortis ma pièce de un franc, et les petites pièces jaunes qui totalisaient cinquante centimes, que j'avais économisés depuis plusieurs jours. Au moment de payer, l'homme me dit :

– C'est payé mon garçon, le monsieur qui était devant toi a payé pour toi.

J'en fus stupéfait ; je cherchai vainement dans la direction où il me semblait l'avoir vu partir, dans l'espoir de le voir, le remercier. Il me semblait qu'il avait une veste marron en daim.

Enfin, je le vis qui partait au loin, à travers la foule qui descendait la rue Saint-Séverin dans l'autre sens. Il marchait, de dos, tranquillement. Il était déjà à cent ou deux cents mètres. C'était trop tard. Je ne l'ai vu que de dos. Je n'ai jamais vu son visage. Je ne sais pas, je n'ai jamais su qui il était. Il n'a jamais su qui était ce petit enfant qui économisait pour s'acheter des crêpes.

Je n'ai jamais vu son visage, pourtant, je le revois, tous les jours, depuis quarante ans.

José

Nous avons tous un jour ou l'autre eu le sentiment d'approcher la folie, de perdre la raison. Chacun le redoute. Cependant, j'ai eu personnellement l'impression, pendant longtemps, d'être réellement fou.

J'avais dix ans. C'était la nuit. J'habitais avec mes parents dans une maison de plain-pied. Ma chambre était au rez-de-chaussée, au fond d'un couloir. Tout au fond. À ma droite près de mon lit, il y avait une grande baie vitrée à fenêtres coulissantes qui donnait sur un jardin situé à l'arrière de la maison.

C'était la nuit, et je me réveillai soudain, ayant perçu comme un bruit. Ou bien me réveillai-je seulement instinctivement, car dans ma chambre à l'instant de mon réveil tout était silencieux et calme. Pourtant, il me semblait que quelque chose avait bougé, imperceptiblement.

C'était du côté de la fenêtre. Le rideau tremblait, ce pouvait être un coup de vent, une vibration de l'air ambiant, de l'air chaud qui montait. Sans peur particulière, je me levai, et allai vers la fenêtre, je tendis la main et tirai le rideau.

Il y avait un homme, dans le noir devant moi, derrière le rideau, au milieu de la nuit. Il portait un imperméable sombre, il était debout et me regardait, simplement. Avec mes petits yeux de dix ans, le menton levé, je le regardai, il me regardait du haut de sa taille d'adulte. Et c'était tout. Au bout de quelques minutes, il tendit les bras, me repoussa un peu, et me désigna le lit. Je retournai dans le lit, rabattis les couvertures sur moi et me recouchai.

À partir du lendemain, je me mis à penser que j'étais fou. Dans les histoires d'enfants, il y a des monstres derrière les rideaux, dans la chambre à coucher, ou bien

derrière la porte d'un placard, comme dans *Monstres et compagnie*. Dans la vie, dans la *vraie* vie, il n'y a rien, ce n'est qu'un fantasme. Et cependant dans ma chambre, l'année de mes dix ans, il y avait un homme en imperméable sombre, debout derrière les rideaux, contre la fenêtre qui donnait sur le jardin, et qui me regardait dormir ; et c'était incompréhensible. Je n'ai rien dit à mes parents ni ce jour-là, ni plus tard, ni pendant un an, ni dix, ni trente. J'ai simplement pensé que j'avais un problème mental, et j'ai gardé ça pour moi, avec la peur tous les soirs de revoir quelqu'un debout vraiment derrière les rideaux.

La vie, peu à peu, m'a convaincu que je n'étais peut-être pas fou, et que je pouvais vivre une vie normale, et le temps a passé, qui aplanit tout.

Cependant, ma mère vieillissait, sa santé déclinait, et, percevant sans doute inconsciemment qu'elle allait bientôt partir, trente-cinq ans après cet événement, c'est sorti un jour comme ça, à une terrasse de café, rue Monge, au coin de la rue Censier. Je n'avais rien préparé, je ne sais pourquoi cela s'est engagé là, à cette terrasse de café, pourquoi ce jour-là, et voici maintenant la vérité, sur ce qui s'est passé il y a quarante ans, dans cette petite chambre d'enfant.

– Annie, tu sais, il y a très longtemps, quand nous habitons à Montevideo, à Punta Gorda, je me suis relevé la nuit, et il y avait un homme dans ma chambre, derrière les rideaux. Je n'en ai jamais parlé, c'est resté là... j'ai peut-être rêvé, ou bien...

– Mon Dieu... José.

– José ?

– Tu ne m'as rien dit... il faut que tu saches. Tu te souviens de ta professeure de musique, C. ? José était son mari. C'était peu avant le coup d'État. Les militaires épaulés par la CIA rafflaient les opposants. Cette nuit-là, José était poursuivi, il était venu se réfugier chez nous. Les

escadrons patrouillaient dans le quartier, passaient jusque sous nos fenêtres. Nous l'avons caché dans ta chambre, qui était tout au fond, et lui aurait permis de fuir par le jardin, si les militaires faisaient une descente chez nous, je ne savais pas que tu l'avais vu. Je suis désolée. Il n'a pas voulu rester, il pensait que c'était trop dangereux pour nous. Il est parti dans la nuit. Il a été abattu le jour même, on l'a su quelques heures après.

— ...

— Tu vois, c'est bizarre, nous avons mangé un poulet ensemble pendant la nuit. Quand j'ai appris sa mort, j'ai ouvert le frigo, et j'ai jeté ce qui restait du poulet, je n'aurais pas pu y toucher. Tu es peut-être le dernier à l'avoir vu en vie.

Madame Decesse

Je m'en voudrais de quitter ce monde, sans avoir remercié quelques-uns de mes professeurs et maîtres qui, pour certains, m'ont tout simplement sauvé la vie. En premier lieu ma professeure d'anglais. Hésitant à donner son nom, je repense au moment le plus émouvant de *La Recherche du temps perdu*, où Proust écrit, à propos des seuls personnages réels de son œuvre : ... *persuadé que leur modestie ne s'en offenserait pas, pour la raison qu'ils ne liront jamais ce livre, c'est avec un enfantin plaisir et une profonde émotion que, ne pouvant citer les noms de tant d'autres qui durent agir de même et par qui la France a survécu, je transcrit ici leur nom véritable : ils s'appellent, d'un nom si français, d'ailleurs, Larivière.*

Ainsi, ma professeure d'anglais s'appelait Mme Decesse. Elle était sévère, et exigeante. C'est grâce à elle que nous savons, sans doute, le prétérit des verbes irréguliers, moi et mes camarades des classes de quatrième, de seconde et de terminale. Elle ne tolérait aucune erreur. Je parle d'elle au passé, certain qu'elle est décédée aujourd'hui. Dans les derniers mois de notre classe de terminale elle a développé un cancer de l'œil qui, je pense, lui a été fatal. Cependant, si Mme Decesse était sévère et juste, je pense aussi qu'elle était profondément bonne.

J'avais dix-sept ans. C'était le printemps de l'année 1981, nous allions bientôt passer le bac ; tout le monde bûchait, les professeurs étaient plus exigeants que jamais. À la moindre incartade, Mme Decesse était du genre à lancer un : « mon garçon, tu me prends pour une imbécile ? ». C'était ça, Mme Decesse.

Il s'est trouvé au mois d'avril que F. est arrivé de Montevideo. Il débarqua à Orly un dimanche en fin

d'après-midi. Je m'en souviens très bien. Ce n'est pas un souvenir si heureux que cela, car, pour une raison que je ne comprendrai jamais, on avait souhaité me tenir à l'écart, et l'on m'avait même menti sur la porte par laquelle il allait arriver. J'attendais donc stupidement dans une sorte d'alcôve en marbre avec quelques fauteuils en Skaï, lorsque soudain j'entendis le brouhaha dans mon dos. Il était arrivé par un autre endroit, et déjà la meute de journalistes s'était précipitée. J'essayais de le voir, mais les journalistes m'écartaient violemment, pour eux je n'étais qu'un badaud, un importun ; moi, je ne distinguais rien à travers la forêt de micros tendus. Dans la foule, je vis Jean-Edern qui pérorait en se pavanant ; qu'avait-il à faire ici ?

J'entendis des choses ce jour-là que je ne peux toujours pas répéter sans que ma voix s'étrangle. Cependant, les minutes passèrent, l'agitation retomba, et nous pûmes enfin rentrer à la maison. Avec F., ma mère et ma sœur, nous fîmes arrêter le taxi qui nous ramenait d'Orly au café qui fait l'angle de la rue Saint-Jacques et des quais de la Seine, je crois que c'est le quai des Grands-Augustins à cet endroit. Notre-Dame se dressait devant nous, saturant le ciel de Paris que F. n'avait pas revu depuis cinq ans.

Après un long café, nous rentrâmes dîner, puis parler, parler, parler, jusqu'à des heures tardives. Finalement F. dormit dans ma chambre, j'avais une sorte de second lit tiroir, ou gigogne, sous mon lit habituel. Il était très tard.

Le lendemain, au petit-déjeuner, nous avons parlé et parlé, et parlé encore. Mais c'était un lundi, et j'avais cours avec Mme Decesse. Réalisant que j'avais laissé passer l'heure, je pris mes jambes à mon cou et me précipitai au lycée. J'arrivai avec une dizaine de minutes de retard. Je montai à la salle d'anglais et frappai discrètement à la porte, puis l'entrouvris.

Fidèle à sa réputation Mme Decesse me regarda avec sévérité et me dit :

– C’est à cette heure-ci que tu arrives, mon garçon ?

Je répondis bêtement :

– Je suis désolé, Madame, je n’ai pas pu partir à l’heure.

Au lieu de me virer, comme elle faisait d’habitude, Mme Decesse sentit quelque chose et me dit :

– Et tu vas me dire, mon garçon, que tu as une raison de vie ou de mort d’être en retard ?

Pour la première fois de ma vie, je répondis en face à l’un de mes maîtres :

– Oui, Madame.

Il y eut un petit silence, qui me parut durer des heures. Toute la classe nous regardait. Comment était-il possible que je tienne tête à Mme Decesse ?, se demandaient mes camarades, j’allais sans doute me faire réduire en charpie. Et Mme Decesse, sur un ton soudain très différent, comme maternel, me demanda :

– Ton frère est sorti de prison ?

– Oui.

– Va, tu peux aller t’asseoir, mon garçon.

Ainsi, j’allai m’asseoir au fond, à la stupéfaction de mes camarades, qui se demandaient maintenant s’ils avaient bien entendu, et le cours continua comme s’il ne s’était rien passé. Mais j’avais compris que Mme Decesse savait depuis toujours quelle était la situation dans notre famille. Elle n’avait jamais fait aucune différence pour moi, m’apprenant l’anglais comme aux autres, dans la classe d’un lycée qui fut pour moi un îlot de protection, salvateur. Et aujourd’hui, je pense à elle et la revois, me disant avec infiniment d’humanité :

– Va, tu peux aller t’asseoir, mon garçon.

Le petit garçon

Le petit garçon n'est pas encore à hauteur d'homme. Assis par terre, il joue avec son train électrique, avec les rails de ses Lego. Dans sa chambre, il a encore des cubes en bois, un ours en peluche ; il vient d'avoir huit ans. Ce matin, il perçoit une grande agitation dans la maison, de soudaines vociférations, des conciliabules d'adultes. Devant la maison des voisins, des camions sont stationnés, un escadron de soldats est descendu qui encercle la maison. Les portes ont été ouvertes brutalement, les voisins ont été extraits, au milieu des cris des enfants : les six enfants des voisins, les amis du petit garçon, dont Juan-Pablo, qui a exactement son âge. C'est avec lui qu'il joue le plus, à ramasser des poissons morts sur la plage, à essayer de rouler vers la mer les phoques échoués, à courir pieds nus sur la *rambla*. Mais ça crie maintenant à côté, et les soldats poussent les parents dans le camion, qui les emportera pour dix ans, dix ans de torture, d'isolement, d'enfermement politique sans procès.

Dans la maison voisine, celle qui n'est pas inquiétée par les soldats, le petit garçon entend :

– Il faut prévenir N. et C. Non, pas le téléphone. Le téléphone est sur écoute.

Puis, les parents s'approchent du petit garçon, se penchent et le prennent par le bras.

– Tu vas aller chez N., tu vas prendre ton vélo, et tu vas aller aussi vite que tu peux chez N. Et tu lui dis que les militaires sont passés chez R. et les ont emmenés, elle et son mari, on ne sait pas où. Il faut qu'elle parte, et C. aussi. Tu y vas tout de suite, tu as compris ? Tu y vas à vélo, tu as compris ?

Le petit garçon a compris.

Il prend son petit vélo rouge d'enfant de huit ans, enfourche la selle et part comme une flèche vers le centre de Montevideo. Il aurait pu choisir de suivre la *rambla*, mais il a pensé : « il y a trop de grosses voitures, je risque de *les* croiser ». Il passe davantage à l'intérieur des terres, par Avenida Italia. Alors il pédale à toute vitesse. Il faut prévenir N. On compte sur lui. Ils doivent fuir.

Entre Friburgo et Michigan, il y a deux vallons, il a descendu et remonté le premier sans ralentir. Au fond du vallon, il a franchi le petit gué. Il sera bientôt arrivé, mais il y a un second vallon. Il pédale comme un fou, puis, dans son effort, relève la tête et découvre devant lui, au loin, deux véhicules ; deux grands camions blindés à l'avant, arrêtés en travers de la route. C'est un barrage de l'armée. Les deux véhicules forment un chevron, qui laisse un espace d'à peine un mètre entre eux, tout le reste de la route est coupé par ces véhicules. Il n'y a pas moyen de passer, sauf entre les deux camions, par l'espace d'un mètre à tout casser.

De loin, il discerne un soldat, mitraillette à l'épaule, qui ferme le passage entre les deux camions. Le petit garçon continue de pédaler et commence à calculer. Ne pas pédaler trop vite. Pédaler à l'allure normale d'un enfant qui fait du vélo.

Il reste une centaine de mètres à parcourir, il avance toujours, sans lever la tête, sans cesser de pédaler, sans rien faire d'inquiétant. Il se rapproche du chevron de véhicules blindés. Il commence lentement à lever les yeux, le soldat est toujours là. Il reste cinquante, trente mètres, vingt mètres. Le soldat a pris la mitraillette avec ses bras ; il pointe le canon sur le petit garçon. Il reste douze mètres, à peine dix. Le petit garçon pédale tranquillement, il fait semblant. Il voit le bout du canon face à lui. Il faut passer. Le petit garçon arrive à trois mètres ; lentement le soldat pivote tout en pointant le canon devant lui ; il s'écarte, le

bout du canon montre maintenant l'espace d'un mètre entre les deux camions. Le passage est libre ; le petit garçon avance, en ralentissant à peine, il passe à hauteur d'homme, tourne sa tête et voit le soldat dans les yeux, puis, sans ralentir, il finit de franchir l'espace entre les deux blindés. Avec le messenger, le message vient de passer.

Puis le garçon pédale sans accélérer et dans sa tête il pense « Il me regarde. Il me regarde. Il se doute de quelque chose, s'interroge. Surtout, ne te retourne pas ; tu n'es pas un messenger, tu es juste un enfant qui fait du vélo, si tu te retournes, il comprendra que tu es un messenger ; quoi qu'il arrive, tu ne te retournes pas. Tu ne te retournes pas. »

Puis le garçon prend la descente qui l'éloigne définitivement du barrage de ces blindés, qui participent au coup d'État. Le petit garçon est passé, et le message est arrivé à destination.

Et tous les jours, depuis quarante ans, le petit garçon sur son vélo se retourne et voit le regard de ce soldat.